

LA SEXUALITÉ FÉMININE
EN AFRIQUE

Collection Sexualité humaine
dirigée par Charlyne Vasseur-Fauconnet

Sexualité humaine offre un tremplin pour une réflexion sur le désir, le plaisir, l'identité, les rôles féminin et masculin. Elle s'inscrit dans un mouvement socio-culturel, dans le temps et dans l'espace.

La sexualité ne peut être détachée de sa fonction symbolique. L'erreur fondamentale serait de la limiter à un acte et d'oublier que l'essentiel est dans une relation, une communication avec l'autre, cet autre fût-il soi-même.

Cette collection a pour objet de laisser la parole des auteurs s'exprimer dans un espace d'interactions transdisciplinaires. Elle relie la philosophie, la médecine, la psychologie, la psychanalyse avec des ramifications multiples qui vont de la pédagogie à la linguistique, de la sociologie à l'anthropologie, etc.

Elle est directement issue de l'Enseignement d'Etudes Biologiques, Psychologiques et Sociales de la Sexualité Humaine de l'Université Paris XIII - Bobigny.

Déjà parus

Sexualité, mythes et culture, A. DURANDEAU, Ch. VASSEUR-FAUCONNET.

L'intime civilisé, J.-M. SZTALRYD (éd.)

Empreintes, sexualité et création, J. MIGNOT (éd.).

L'amour la mort, A. DURANDEAU (éd.).

Du corps à l'âme, S. KEPES-D.M. LEVY.

Le sein, images et représentations, V. BRUILLON., M MAJESTE

Sexualité et écriture, D. LEVY (dir.).

L'effraction, par delà le trauma, Monica BROQUEN, J-Claude GERNEZ.

L'adolescence, entre psyche et soma, Dr P. BENGHOZI

La jouissance prise au mo ou la sublimation chez Georges Bataille,
M. GAULTIER.

Sexe et guérison, A. DURANDEAU, Ch. VASSEUR-FAUCONNET, J.M. SZTALRYD (dir.).

Adolescence et sexualité. Liens et maillage-réseau, Dr P. BENGHOZI (dir.).

L'adolescence. Identité chrysalide, Dr P. BENGHOZI (dir.).

Sexualité et internet, P. LELEU.

Sami TCHAK

LA SEXUALITÉ FÉMININE
EN AFRIQUE

Domination masculine et libération féminine

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

Du même auteur :

Aux éditions L'Harmattan

Formation d'une élite paysanne au Burkina Faso, 1995

Aux NEA de Lomé

Femme infidèle (roman), 1988, NEA de Lomé

À Marie-France Prudenté, en regardant vers l'avenir

AVANT-PROPOS

Pour écrire ce texte, j'ai fait beaucoup appel à mes propres expériences de *sujet social*. Je suis né en 1960 dans un petit village du Togo, Kamonda-Bowounda. J'y ai fait mes premiers pas dans la vie et mes premières observations sur les rapports entre les hommes et les femmes. Par la suite, durant ma vie de lycéen à Sokodé, d'instituteur à Dankour-Nassiégou, d'étudiant à l'université du Bénin à Lomé et de professeur de philosophie au lycée de Sokodé, j'avais eu l'occasion d'observer, en adolescent, puis en adulte, les mœurs dans mon village où je retournais régulièrement durant les week-ends et les vacances.

J'étais un enfant du village. Mais mon contact avec *la civilisation urbaine* changea mon regard sur les rapports entre les deux sexes, sur la situation des femmes, sur leur condition sociale. Je revoyais une réalité qui, tout en m'étant familière, me semblait de plus en plus extérieure. Les jeunes femmes du village, qui avaient séjourné dans les villes du Togo et/ou d'autres pays africains, étaient du même monde que moi. Lettrées ou analphabètes, elles jugeaient avec un peu plus de recul les *fondements culturels* des hiérarchies sociales entre les différentes classes d'âge et entre les deux

sexes. Cependant, elles ne remettaient pas nécessairement en question l'ordre social qui légitime le sort des femmes. Nombre d'entre elles se mariaient au village, avec un homme choisi par leurs parents ou par elles-mêmes. Leurs conditions de vie et de travail, leurs attitudes à l'égard de leur mari, leur sort de femme, étaient identiques à ceux de leur propre mère. Je ne comprenais pas alors pourquoi elles se soumettaient à l'ordre des choses qu'elles critiquaient pourtant. Certes, nombre d'entre elles se révoltaient contre le mariage forcé ou refusaient de vivre au village. La ville leur semblait le seul lieu où le bonheur était possible. Mais la plupart d'entre elles ravalait leur révolte pour éviter la colère de leurs parents et le rejet social. Cela m'étonnait alors que je n'avais pas encore un intérêt intellectuel précis pour le problème des femmes.

Avec l'âge et la possibilité de vivre à la fois en ville et au village, je me rendis compte que ces jeunes femmes rurales n'étaient pas aussi résignées que je le croyais. Elles bafouaient un peu les normes ambiantes. Cette transgression était favorisée par le fait qu'elles avaient passé de longs séjours en ville avant leur mariage. Aussi, nombre d'entre elles, après s'être mariées au village, émigraient-elles vers les villes de l'intérieur du Togo ou partaient au Nigeria, au Burkina Faso, au Niger, etc. Elles quittaient le village pour quelques mois, voire quelques années, lorsqu'elles avaient d'énormes besoins en numéraire. Lorsqu'elles estimaient avoir eu un peu d'argent dans les villes où elles séjournaient, résolu nombre de leurs problèmes, elles retournaient dans leur foyer pour retrouver leur mari et leurs enfants. Cependant, leurs séjours dans les villes modifiaient leur vision des choses, leur façon de s'habiller, leurs comportements de femme. Sans être des révoltées armées de grandes théories contre la condition féminine, elles n'étaient plus toujours assez dociles au goût de leur mari et de leurs parents.

Au village, j'ai vu évoluer beaucoup de choses. Entre deux univers, le rural et l'urbain, j'étais confronté à des contradictions engendrées par la superposition de certaines normes qui m'étaient inculquées ou que j'adoptais grâce à mes expériences personnelles. Mieux, ma vision du milieu urbain était en partie influencée par mes origines rurales, et ma vision du monde rural par mon initiation scolaire et mon séjour prolongé en ville. Comme nombre de personnes dans mon cas, je demeurais un « paysan », c'est-à-dire un villageois, lorsque j'étais en ville, et un citadin quand je retournais dans mon village. Je ne me sentais plus en harmonie avec l'ensemble des us et coutumes de mon milieu d'origine. J'étais un produit intermédiaire. Ni de la ville ni du village, qu'étais-je alors ? Je vivais sans m'en rendre compte une forme de marginalité qui influença par la suite mon regard sur les valeurs de ma propre société.

C'est durant ma vie d'étudiant à Lomé que j'avais eu un intérêt intellectuel plus affiché pour les femmes. Je commençai alors à regarder un peu plus attentivement les conditions de vie des petites commerçantes ambulantes, de celles qui vendaient des marchandises sur des étals dans les marchés, des portefaix, des bonnes à tout faire, des étudiantes, des prostituées de certains coins chauds alors bien connus, notamment *Maconnais*, *Kakadou*, la *Rue du Commerce* et *Aflao*. Au cours de ces années-là, un phénomène social particulier s'offrit à ma curiosité : plusieurs centaines de Togolaises partaient au Nigeria pour travailler et pour se prostituer. Le Nigeria était devenu pour elles un paradis si proche où les rêves de fortune se réalisaient, semble-t-il, facilement. Les hommes autochtones seraient très généreux à l'égard des étrangères considérées avec raison comme des femmes faciles. En 1983, les autorités nigérianes avaient renvoyé de leur pays la plupart des Africains et Africaines en situation irrégulière. L'on avait parlé au Togo du phénomène Aguégué, du nom d'une banlieue de Lagos où s'étaient concentrées beaucoup

de Togolaises. Les Togolaises faisant partie des expulsés ou qui étaient revenues chez elles de leur propre gré étaient surnommées dans certains milieux "femmes d'Aguégué". Cette étiquette disait leur mauvaise vie au Nigeria.

Je vivais à Lomé au moment de ces expulsions. J'allais donc souvent à la gare routière ou au port pour voir ces femmes déversées sur le sol ou sur le quai. Les gens se moquaient d'elles. Elles étaient ramenées au Togo dans des conditions à peine humaines, enserrées dans les camions ou dans les bateaux comme des sardines. Elles étaient sales. Nombre d'entre elles pleuraient parce qu'elles se sentaient humiliées et/ou parce qu'elles avaient tout perdu au Nigeria.

Un ministre kotokoli, originaire du village de Paratao, avait même réservé à certaines femmes de notre milieu ethnique ramenées de force au Togo un traitement assez humiliant. Il les fit enfermer, comme des prisonnières, dans les locaux de la préfecture de Sokodé, devenus pour quelques jours un camp de concentration pour femmes proclamées "la honte de l'ethnie"¹. Ensuite, il ordonna qu'on leur rase entièrement la tête. On les appela alors "Aguégué Sakora" - "Têtes rasées d'Aguégué". *Les têtes rasées* furent conduites dans un quartier de la ville de Sokodé, Koma, dans une forêt dite sacrée. C'est là que leurs parents et/ou mari pouvaient aller les reprendre, comme de vulgaires objets trouvés. On les présentait les unes après les autres et on demandait : "celle-ci est à qui ?". Si la concernée avait quelqu'un d'assez courageux pour se présenter en bravant la foule excitée, alors il reprenait sa "chose".

Lorsqu'elles quittèrent enfin leur camp de détention, ces femmes humiliées eurent à affronter le regard de la société. Leur tête rasée disait encore leur honte. "Aguégué Sakora" : "tête rasée d'Aguégué". Mais, cette marque, visible chez

¹ Tout le monde soutenait au Togo que les femmes kotokoli étaient les plus dévergondées, qu'elles étaient beaucoup plus nombreuses à partir ailleurs pour se prostituer.

celles qui ne la dissimulaient pas sous un foulard et un madras, les désignait à l'intention des hommes comme étant des femmes forcément prodigues de leurs charmes. Comme si leur expérience nigériane faisait d'elles des femmes aux mœurs bien particulières ! Comme si beaucoup de femmes togolaises n'avaient pas des mœurs similaires alors qu'elles n'avaient jamais quitté le Togo ! Comme si la liberté sexuelle dont les émigrées pouvaient jouir au Nigeria avait été une raison importante d'émigration ?

Tout le monde savait que la plupart de ces femmes n'abandonnaient leur foyer et/ou leurs enfants et parents pour s'en aller que parce qu'elles avaient des difficultés matérielles. Endettées pour certaines, pour d'autres parce qu'il fallait préparer le trousseau avant la naissance d'un enfant, pour d'autres encore à cause des difficultés aggravées par la polygamie, etc., elles étaient séduites par la possibilité d'une vie meilleure en émigrant. Au-delà des mœurs qu'on leur reprochait, elles subissaient dans les pays où elles séjournaient toutes les humiliations possibles. Elles travaillaient dans des conditions très dures et se réfugiaient dans le sexe comme d'autres dans l'alcool ou dans la drogue². Elles mettaient leur vie en danger³ pour apporter une aide à leur famille, à leurs enfants et, dans beaucoup de cas, à leur mari aussi. Qui ignore la nécessité des revenus issus de l'émigration dans la survie, la production et la reproduction de certaines familles en Afrique et ailleurs dans les pays pauvres ?

Mais en leur jetant la première pierre, on occultait les problèmes sociaux et économiques que leur migration mettait en évidence. On préférait les humilier parce que les

² Nombre d'entre elles découvraient d'ailleurs l'alcool et la drogue dans ces circonstances de vie où le lien social et familial s'était relâché provisoirement.

³ Le nombre de celles qui mouraient d'une maladie contractée lors de leur séjour à l'étranger était élevé - il le reste toujours.

femmes ont toujours une faute à expier au bas de leur corps. Les musulmans de Sokodé avaient trouvé un moyen efficace pour les contraindre à cette pénitence : ils refusaient d'enterrer certaines femmes mortes avant d'avoir eu l'occasion de se purifier des stigmates des amours libres par un amour légal, le mariage. Quand elles mouraient célibataires après avoir alourdi la mémoire de leur sexe des plaisirs coupables de la vie, c'était pécher que de les enterrer. On leur refusait donc cette cérémonie, la dernière, qui leur aurait ouvert la porte du royaume d'Allah.

En observant ces femmes, devenues déchets de notre société, la double morale sexuelle m'apparut encore plus clairement. Ce qu'on leur reprochait au-delà de tout, c'est d'avoir affiché leurs infidélités dans la mesure où elles se prostituaient ouvertement ailleurs, alors que la plupart d'entre elles étaient mariées au Togo. Précisons que, bien que mariées au Togo, nombre d'entre elles épousaient un deuxième mari au Nigeria en vue d'une plus grande sécurité matérielle. Elles trouvaient ainsi un logement décent, un protecteur et pourvoyeur, et avaient en plus de multiples amants qui leur donnaient de l'argent. Il leur arrivait de faire des enfants avec leurs amants ou mari du Nigeria et de les ramener au Togo pour les confier à leurs propres parents ou même à leur mari togolais. Dans certains cas, elles confiaient l'enfant à son géniteur nigérian. Elles avaient donc trouvé dans leur situation la possibilité de pratiquer de façon directe ou détournée la polyandrie qui n'était pas dans les mœurs de leur société d'origine.

On leur reprochait donc tout cela. On leur reprochait de coucher avec plusieurs hommes en sacrifiant les lois sacrées du mariage. Les plus grandes victimes parmi elles étaient, je le répète, des femmes du milieu dont je suis moi-même issu, le milieu ethnique kotokoli. Or, dans ce milieu, la polygamie est courante. Certains hommes couchent avec leurs maîtresses dans le lit conjugal, là où ils couchent avec leurs épouses, au vu et au su de celles-ci. Dans ce milieu, en

plus des frustrations qu'elles subissent en supportant une coépouse au moins, parfois dans des logements très exigus, nombre de femmes supportent aussi les maîtresses de leur mari. Parfois elles se font battre par celui-ci si elles manifestent leur jalousie au-delà de ce qui peut leur être autorisé. Dans ce milieu, beaucoup d'hommes n'hésitent pas à faire la cour même aux femmes dont ils connaissent le mari. Certains dignitaires musulmans, les El Hadj par exemple, s'y sont illustrés par leur appétit particulier pour les femmes mariées.

Ces hommes-là pouvaient-ils juger les mœurs sexuelles des femmes ? Ce que les femmes se permettaient, ou étaient obligées, de faire dans les pays où elles séjournaient était le grossissement des comportements généralisés des femmes et des hommes. Elles offraient à voir à tout le monde la nature d'un certain désordre sexuel - ou, si l'on veut, d'une certaine liberté sexuelle - dont nous sommes toutes et tous les acteurs. Ces femmes étaient accusées d'avoir répandu dans la société un poison fatal aux vertus. Mais, elles ne faisaient que mettre en évidence l'évolution des mœurs de nos populations. Elles forçaient la société à se regarder elle-même dans les yeux, à *regarder sa propre honte*.

Ce qu'on leur reprochait, le fait de partir ailleurs en grand nombre pour se livrer à la débauche, c'est pourtant un phénomène de plus en plus général : qu'ils ou elles émigrent pour travailler ou pour se prostituer, beaucoup de Togolais et de Togolaises, beaucoup d'autres Africain(e)s aussi, partent dans d'autres pays. En Allemagne, pour ne parler que de ce pays, s'est installée une forte communauté de Togolaises et de Togolais, fuyant un continent qui vit une grande débâcle économique. La plupart d'entre eux ont un statut de réfugié politique, alors qu'ils n'ont rien à voir avec la politique. Ils se présentent comme des persécutés politiques, alors qu'ils sont de parfaits anonymes dans leur pays, des inconnus généralement sans aucune envergure sociale. Mais, ils ont faim et utilisent toutes les astuces

possibles pour trouver à manger, pour réaliser leurs rêves, pour apporter des aides à leurs parents, à leur épouse et à leurs enfants. Ce que ces personnes font, en abandonnant leur famille, c'est ce que faisaient ces femmes aussi en allant se débrouiller ailleurs. Et si elles partent ailleurs, loin de leur patrie, c'est que la poursuite du bonheur leur a semblé impossible chez elles. Nous sommes de plus en plus artisans et produits d'une culture de l'exil et de la migration. Mais, s'exile-t-on ou émigre-t-on par plaisir ? Y a-t-il un bonheur pour l'exilé ou l'émigré ?

Enfin, le phénomène des femmes migrantes, renvoyées par les autorités des pays hôtes et/ou humiliées dans leur propre pays, m'avait servi de base pour mes autres observations. Sans idéaliser ces voyageuses dont le corps est accusé de s'être trop souillé, je considérais leurs mœurs, telles que nombre d'entre elles me les avaient décrites, comme un repère. J'ai pris conscience de deux choses : premièrement, une femme, mariée ou non, n'avait pas besoin d'émigrer pour coucher avec beaucoup d'hommes ; deuxièmement, en terre étrangère ou chez elles, beaucoup de femmes sont obligées, dans certaines circonstances, d'utiliser leur corps comme une monnaie d'échange, sans qu'elles soient forcément des prostituées. Je commençai même à confondre certaines libertés sexuelles avec la prostitution et à ne plus considérer les prostituées comme une catégorie strictement à part, une sorte de lie nauséuse de la société. Dans le premier livre que j'ai publié en 1988, *Femme infidèle*, je m'étais montré assez critique à l'égard de la société kotokoli. J'ai cru utile de dénoncer le sort misérable qui était fait à certaines femmes. Mon éditeur, Les Nouvelles Éditions Africaines (Lomé / Abidjan / Dakar), m'avait d'ailleurs pris pour un féministe. « L'un des rares écrivains féministes masculins de la littérature négro-

africaine »⁴, lit-on sur la quatrième page de couverture. Un honneur que je ne mérite sans doute pas.

Je reconnais cependant que *Femme infidèle* est plus un discours assez critique sur le sort des femmes qu'un roman. J'avais eu une vision très manichéenne en considérant les hommes comme des bourreaux et les femmes comme leurs victimes. J'étais encore assez naïf pour croire qu'il y avait d'un côté des coupables et de l'autre des victimes innocentes. Je ne m'étais pas rendu compte que certains individus ou groupes dominés au sein de la société peuvent tirer parfois profit de leur statut de dominé, que le dominé n'est jamais suffisamment dominé pour accepter d'être, et de n'être, que ce que le dominant veut qu'il soit. Dans tous les cas, ce roman militant m'a valu de sévères critiques de la part de certains intellectuels de mon milieu ethnique. Ceux-ci m'accusaient d'avoir bafoué l'honneur de l'ethnie, d'avoir insulté les miens, alors que notre société recèle de qualités qu'un bon écrivain aurait pu exalter.

Malgré cela, *Femme infidèle* demeure une étape importante dans ma vie d'intellectuel entre guillemets. Il m'a donné envie de pousser encore plus loin ma curiosité sur ce problème. Cette vocation, si je peux appeler cela une vocation, explique le fait qu'en partant au Burkina Faso en 1990, alors que je vivais en France depuis novembre 1986, pour des recherches doctorales sur l'agriculture irriguée dans La Province du Sourou, j'aie eu aussi envie de faire des recherches sur la prostitution des Togolaises dans les bars de Ouagadougou. On parlait beaucoup de ce phénomène au Togo. Durant mon séjour de recherches doctorales⁵, j'avais réussi à recueillir sur la prostitution des

⁴ J'avais signé ce livre de mon vrai nom, Sadamba Tcha-Koura.

⁵ Entre le Togo et le Burkina Faso, j'avais vécu pendant dix-huit mois, de juin 1990 à janvier 1992. Les résultats de ces recherches, c'est un livre intitulé *Formation d'une élite paysanne au Burkina Faso*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Togolaises dans les villes et dans les villages burkinabè des informations plus complètes. Grâce à l'observation directe facilitée par le fait que la plupart des Togolaises séjournant au Burkina étaient issues du même milieu ethnique que moi, je m'étais retrouvé dans des conditions idéales pour une recherche intéressante sur ce phénomène. Nombre de Togolaises concernées étaient originaires de mon propre village et certaines *nées sous mes yeux*. J'étais leur grand frère classificatoire. J'avais alors eu l'occasion de partager leurs logements. Elles avaient accepté que j'observe de l'intérieur leurs rapports sociaux avec leurs multiples amants. J'habitais moi-même dans le quartier où elles s'étaient regroupées, Gounghin, à Ouagadougou. Avec les Ghanéennes, elles travaillaient généralement dans les bars comme serveuses et entraîneuses. Elles se prostituaient de la même manière que les Togolaises séjournant au Nigeria ou au Niger.

J'ai voulu leur consacrer un livre. Mais, j'avais renoncé à ce projet après que j'avais eu l'occasion d'aller à Cuba en 1996, d'abord pour deux semaines en avril, puis pour cinq mois de juillet à décembre pour une recherche sur les rapports entre la crise du communisme et la prostitution (le livre paraîtra chez L'Harmattan). Au cours de mon séjour de recherche à Cuba, j'ai eu la chance de me rendre au Mexique et en Haïti où j'ai visité par intérêt intellectuel des lieux chauds. Après cette expérience américaine dans ma vie, j'ai renoncé à poursuivre mes recherches sur la prostitution des Togolaises au Burkina Faso. Mais, j'ai décidé d'écrire un livre sur les comportements sexuels des femmes africaines. En me basant sur mes propres expériences et sur les expériences des personnes que j'ai rencontrées au Togo, au Burkina, en France, etc., ce travail m'a semblé possible.

En France, j'ai eu l'occasion de rencontrer beaucoup d'Africaines et d'Africains. En discutant avec nombre d'entre eux, j'ai noté que si la tendance à considérer

l'Afrique comme un village est exagérée et conduit à des abus théoriques dans l'analyse des problèmes de ce continent, on peut trouver cependant des similitudes dans la manière dont les sociétés africaines s'adaptent à l'évolution des mœurs mondiales. Probablement, l'expérience de la colonisation a-t-elle créé les bases d'une société qui s'homogénéise au-delà de sa diversité. Certains problèmes sont communs à toute l'Afrique, sans lui être spécifiques, dans la mesure où ce continent n'est pas le seul à avoir subi la domination directe de l'Europe. L'Afrique entière constitue une vaste société post-coloniale, entrée dans la modernité, au sens occidental du terme, par la douleur de l'Histoire. C'est à ce titre que l'on parle des Africains, des femmes africaines, des paysans africains, des hommes politiques africains. On désigne ainsi une réalité assez générale pour n'être ignorée dans aucun coin d'Afrique. Cela ne signifie pas que tous les Africains la vivent de la même manière.

C'est dans ce sens que je parlerai de la sexualité féminine en Afrique. Mon regard sur l'Afrique est quelque peu influencé par mon séjour prolongé en Europe. Néanmoins, les comportements que je décrirai et analyserai dans ce texte sont assez généraux et observables dans n'importe quel pays africain. Mes discussions avec des Africains d'autres pays et les lectures de livres généraux et d'études de cas consacrés à ce continent renforcent ma conviction initiale. Si je m'efforce de justifier ma démarche, je reste conscient des limites d'une analyse aussi générale. Mais je me moquerais des objections qui se contenteraient de rappeler aux Africains « émigrés » ou « exilés » qu'ils ne connaissent plus bien l'Afrique, qu'ils ne sont plus sur place pour voir⁶.

⁶ Nous reprochons aussi aux Occidentaux de produire sur nous des discours qui prouvent qu'ils ne comprennent pas nos réalités. Nous laissons croire parfois que la validité d'une étude, d'une analyse, etc., est d'autant plus grande que l'auteur parle de sa propre société.

Au contraire, notre situation d'Africains hors d'Afrique nous offre un certain avantage, qui n'est pas un privilège, je l'accepte : nous avons un recul lié au fait que, entre deux mondes, notre regard sur les réalités de nos propres sociétés est à la fois extérieur et intérieur - j'ai visité d'autres pays européens, la Hollande, l'Allemagne, l'Espagne, la Belgique...

Aussi, doit-on cesser de *fétichiser* le travail de terrain cher surtout à ceux qui se sont spécialisés dans les sciences *inexactes*. Il n'est qu'une modalité parmi tant d'autres dans la production des discours sur les faits sociaux. Il ne peut être la modalité par excellence. Les mêmes personnes qui font des recherches empiriques peuvent aussi écrire un essai universitaire ou libre. Ils ont le droit de revendiquer une part de subjectivité. C'est ce que je fais ici.

Mon texte n'est pas forcément novateur. Cependant, je l'ai souhaité le plus clair possible pour éviter aux éventuels lecteurs des maux de tête inutiles. Je ne peux décider moi-même que j'ai réussi à faire ce que je voulais faire.

Pourtant, beaucoup de personnes ont dit sur leur société des sottises indigestes qui nous obligent d'ailleurs à relire les travaux que des Occidentaux ont consacrés à l'Afrique. Ils demeurent pour le moment nos meilleures références.

INTRODUCTION

On dit que les femmes africaines sont dominées par les hommes. Cette affirmation doit être nuancée. Cependant, elle reflète une certaine réalité et reste valable pour d'autres sociétés, asiatiques, américaines et même européennes. Mais au sein de tout système qui légitime la domination d'un groupe d'individus par un autre, en fonction du sexe, de l'âge ou de bien d'autres critères conventionnels, les dominés se créent toujours quelques espaces de libertés en contournant les normes, en les transgressant, en passant par toutes les ruses possibles. Ainsi, tout observateur constatera en Afrique que l'image de la femme entièrement effacée derrière le pouvoir prééminent de l'homme ne traduit que partiellement la réalité. Les hommes auraient bien voulu avoir des femmes qui leur reconnaissent, sans le contester, leur pouvoir prépondérant. Beaucoup d'entre eux s'efforcent d'ailleurs de rendre leur(s) épouse(s) à peu près conforme(s) à cet idéal de femme. Aussi nombre d'épouses sont-elles si soumises à leur mari que l'on les croirait plutôt les enfants de celui-ci. Elles offrent l'image classique de la femme résignée face à ce qui la révolte plus souvent qu'on ne le pense.

Mais dans cet espace social qui légitime la suprématie de l'homme et la soumission de la femme, les femmes se révoltent souvent. Elles bousculent certains ordres, obligent les hommes à leur céder de plus en plus de pouvoir au sein de la famille et au sein de la société globale. Profitant parfois de leur autonomie financière, de leur instruction scolaire, de l'évolution de certaines valeurs surtout en milieu urbain, elles font silencieusement, mais efficacement, leur révolution. Bien que cela ne saute pas toujours aux yeux, elles parviennent parfois à secouer le joug masculin que leur propre mère leur a appris à supporter sans révolte. Sans venir nécessairement à bout de la domination masculine, elles élargissent au moins leurs marges de liberté au sein de la société et du foyer conjugal.

Pourtant, ce n'est pas de cette révolution que nous aimerions parler. Cela constitue un sujet trop vaste pour les moyens dont nous disposons. Nous avons choisi plutôt d'aborder le problème de la sexualité féminine parce que dans ce domaine, malgré les apparences, les femmes ont toujours eu la possibilité de transgresser certains principes. Les religions importées, l'islam et le christianisme, leur ont imposé jusque dans les sociétés où l'infidélité féminine était tolérée, voire encouragée, de nouvelles normes sexuelles. Mais, elles ne sont jamais devenues ce que les religions et les hommes ont voulu faire d'elles. Entre leurs comportements sexuels effectifs et la sexualité normative, il y a un écart important – constat valable aussi pour la sexualité des hommes. Par exemple, si l'islam et le christianisme leur interdisent toute relation intime pré-nuptiale, elles ne se soucient pas pour autant de sauvegarder leur virginité jusqu'au mariage. De très jeunes filles, même des mineures, multiplient facilement leurs expériences sexuelles et deviennent, dans certains cas, mère célibataire. Il arrive à nombre d'entre elles d'avoir au moins deux enfants, du même père ou de pères différents, avant le mariage. Quant à la fidélité au sein des couples, elle est à

l'honneur dans les discours des femmes. Mais dans la réalité, beaucoup d'épouses sont infidèles. Elles ont des amants multiples. Dans les villes, les pratiques sexuelles semblent refléter grossièrement le mythe occidental de l'indépendance entre sexualité et procréation dont parle Marika Moisseeff⁷.

Les tenues vestimentaires féminines témoignent, elles aussi, d'une certaine liberté qui s'impose à la société. Beaucoup de femmes s'habillent de plus en plus selon leur désir de mettre en valeur leur corps et non plus nécessairement en fonction de certaines exigences religieuses. La robe, la jupe courte, le tailleur, le pantalon, le haut un peu aguichant, les maquillages provocateurs, la coupe de cheveux, le port de perruques, etc., sont entrés dans les mœurs féminines pour érotiser davantage le corps. Dans les milieux musulmans, certaines épouses abandonnent le madras, le foulard et les pagnes pour des robes moulantes, des jupes, des pantalons, etc. Elles défrisent leurs cheveux, et au lieu de cacher leur visage, elles le rendent plutôt attirant grâce à des maquillages appropriés. Il n'est plus possible de leur imposer globalement, à l'échelle d'un pays ou d'une ethnie, le voile et la robe longue et large comme en Afghanistan par exemple. Même mariées, elles préfèrent s'habiller à la manière dite des jeunes filles, à leur avantage.

Quelles que soient les critiques que ces toilettes inspirent, elles ont déjà échappé au cadre socioculturel local pour s'introduire dans *la civilisation vestimentaire universelle*. Beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes s'habillent à Lomé comme leurs congénères le font à Abidjan. Les robes et les jupes que l'on rencontre dans les rues d'Abidjan se

⁷ Marika Moisseeff, 1990, « L'indépendance sexuelle et procréation : un mythe de la culture occidentale », in Durandea et Charlyne Vasseur-Fauconnet, 1990 (sous la direction de), *Sexualité, mythes et cultures*, Paris, L'Harmattan, coll. « Psycho-Logiques », pp. 53-73.

rencontrent aussi bien à La Havane qu'à Madrid. Qu'on le veuille ou non, le corps féminin échappe toujours dans une certaine mesure au contrôle social. Dans le domaine sexuel, les hommes perdent toujours leur pouvoir sur les femmes. D'ailleurs, peuvent-ils imposer à ces femmes une certaine chasteté alors qu'eux-mêmes les harcèlent constamment pour l'assouvissement de leurs besoins sexuels ? Comment pourraient-ils défendre un ordre qu'ils transgressent eux-mêmes ?

Quoi qu'il en soit, les femmes et les hommes sont touchés dans les villages et surtout dans les villes par des influences culturelles qui libèrent notamment l'individu de l'emprise sociale. Il n'est pas sûr que les femmes soient actuellement plus infidèles ni plus précoces que ne le furent nos arrière-grand-mères. Mais il semble que de nos jours elles jouissent d'une plus grande liberté individuelle pour multiplier des fantaisies érotiques dans le souci de connaître un plus grand bonheur sexuel. On ne peut pas déduire cependant à partir de cette hypothèse que leur vie sexuelle est plus riche, plus épanouie que celle de leurs congénères des époques passées. Aussi, devons-nous tenir compte de la très grande variabilité des situations de femmes pour préciser qu'au cours de la même époque, au sein des groupes de femmes de la même génération, les comportements sexuels ne peuvent être identiques. Ils sont influencés par les expériences personnelles, le milieu social, le niveau culturel, peut-être l'âge dans certains cas, les attitudes des partenaires masculins, etc. Néanmoins, certains comportements qui se généralisent semblent dessiner les grandes tendances de comportements sexuels dits modernes. De plus en plus de femmes se *comportent comme les hommes*. Elles se font plus visibles comme *objets exposés aux désirs et comme sujets désirant*.

Mais l'évolution apparente de leurs comportements signifie-t-elle que quelque chose a fondamentalement changé dans la sexualité féminine ? Aussi, même si l'on

parvenait à démontrer que les femmes actuelles sont beaucoup plus libres sexuellement que ne l'avaient été leurs congénères à d'autres époques, déduirait-on à partir de cette idée que leur situation sociale de dominées a également évolué ? Ne peut-on pas penser que plus les femmes se libèrent sexuellement⁸ et plus elles confirment leur statut d'objet sexuel dominé ? En d'autres termes, les femmes ne renforcent-elles pas contre elles-mêmes, par leur sexualité, certains préjugés de sexe qui favorisent leur maintien par les hommes au rang des inférieures sociales ?

C'est à ces questions que nous tenterons de répondre dans cet essai. Nous partirons de l'analyse, à travers le système de la polygamie, de ce qui nous semble être l'institutionnalisation des privilèges sexuels des hommes et le symbole de leur pouvoir sur les femmes. Puis, nous verrons comment les femmes reproduisent ce même système à travers des comportements sexuels similaires à ceux des hommes et comment, en considérant leur corps et leur sexe comme un capital, nombre d'entre elles glissent vers la prostitution déguisée ou ouverte.

⁸ Ou on les croit plus libérées en se fiant trop aux apparences.

